

et de pilote à ses deux frères, qui ne connaissaient point le fleuve St. Laurent, et qui sans lui n'auraient jamais osé s'engager si avant.

Mais soit mauvaise humeur de la part des Anglais, en voyant combien peu leur conquête les avait enrichis, soit mécontentement de la part du contre-amiral, qui ne crut pas peut-être ses services assez récompensés, il parut bientôt plus que du refroidissement entre eux et lui. Michel fut même le premier à éclater et à se répandre en plaintes amères et contre les Anglais et contre l'amiral David, son compatriote et co-religionnaire. Cependant étant mort, quelque tems après, dans une espèce de fureur frénétique, on l'inhuma avec toutes les cérémonies en usage dans les églises protestantes et les honneurs militaires dûs à son rang.

L'amiral employa le reste de l'été à carener ses vaisseaux. Il mit à la voile dans le mois de Septembre, et mouilla, le 20 Octobre, dans la port de Plymouth, où il apprit que les différens des deux cours étaient terminés. On a même avancé qu'il en avait eu des avis certains avant la prise de Québec, mais qu'il avait cru pouvoir prétendre l'ignorer.

On parut d'abord à la cour de France fort choqué de cette invasion des Anglais, après la conclusion d'un traité qui avait empêché qu'on ne s'y opposât; mais les raisons d'honneur à part, bien des gens doutèrent si l'on avait fait une véritable-perte, et s'il était à-propos de demander la restitution de Québec. Ils représentaient que le climat y était trop dur; que les avances excédaient les retours; que le royaume ne pouvait s'engager à peupler un pays si vaste sans s'affaiblir beaucoup; que depuis cinquante ans qu'on connaissait le Canada, on n'en avait rien tiré; que ce pays ne pouvait être d'aucune utilité à la France, ou que du moins elle pouvait s'en passer sans inconvénient.

A ces raisons d'autres répondaient que le climat du Canada s'adoucirait à mesure que le pays se découvrirait; que l'air y était sain et le terroir fertile; qu'avec un travail modique on pouvait s'y procurer toutes les commodités de la vie; qu'on pouvait, sans dépeupler le royaume, faire passer tous les ans en Amérique un certain nombre de familles, y envoyer des soldats réformés, avec des filles tirées des hopitaux, et les placer de manière qu'elles pussent s'étendre à mesure qu'elles se multiplieraient; qu'on avait déjà l'expérience que les femmes françaises y étaient fécondes, que les enfans s'y élevaient sans peine, et qu'ils y devenaient robustes, bienfaits et d'un beau sang; que la seule pêche des morues était capable d'enrichir le royaume: qu'elle ne demandait pas de grands frais; que c'était une excellente école pour former des matelots; mais que pour en tirer tout l'avantage qu'elle pouvait produire, il fallait la rendre sédentaire, c'est-à-dire y occuper les habitans mêmes de la colonie; que les pelleteries pouvaient aussi devenir un objet considérable, si on avait attention de n'en pas